
Bulletin de la Société d'Histoire de la Guadeloupe



L'histoire comme critique de la vie quotidienne

Amar Webbe

Number 1, 1er semestre 1964

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1044242ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1044242ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société d'Histoire de la Guadeloupe

ISSN

0583-8266 (print)

2276-1993 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Webbe, A. (1964). L'histoire comme critique de la vie quotidienne. *Bulletin de la Société d'Histoire de la Guadeloupe*, (1), 18–22. <https://doi.org/10.7202/1044242ar>

L'HISTOIRE COMME CRITIQUE DE LA VIE QUOTIDIENNE

« Toute science véritable cherche la caché »

G. BACHELARD.

Je voudrais proposer une forme d'approche de la connaissance historique, qui, peut-être, n'a guère suscité ici l'intérêt du chercheur.

Je veux parler de l'aspect sociologique de l'histoire, ou, pour mieux dire, de l'histoire considérée comme étude critique de la vie quotidienne, ce qu'elle recèle, ce qu'on y fait sans qu'en soit clairement dévoilée la signification.

Ais-je besoin de prévenir que ce propos ne peut en rien correspondre à la préoccupation de nuire à la valeur de l'événement en histoire.

Les personnages illustres et violents, les gestes exceptionnels, les actions d'éclat sont « dans l'histoire », comme le dit si justement Raymond Aron. Ils lui donnent un certain climat. Et ce climat a, pour le moins, une valeur émotionnelle d'une grande importance.

La recherche que je propose, orientée vers la quotidienneté, cela ne veut, certes, pas dire que l'histoire se doive faire la servante d'un utilitarisme vulgaire et abusif.

Cela postule encore moins que le chercheur cède au parti-pris dérisoire d'intégrer l'histoire à un système d'idées qui lui agréent.

Mais la tentation peut être forte de faire de notre étude un dilettantisme assez vain, une glose satisfaite d'elle-même, si nous n'allons pas au delà du fait brut.

C'est qu'en effet, l'action du héros manifeste, sans doute, à sa manière et à sa mesure l'état de la société, mais elle l'exprime toujours comme paroxysme ou comme cristallisation.

Nous voyons mal, souvent, ce qui la motive et la fait surgir.

Mieux encore. Quand l'événement d'éclat semble mettre en lumière le caractère spécifique et singulier d'une société, il révèle plus sûrement

un fait qui n'est le bien propre d'aucune civilisation, un fait de conscience universelle.

L'épopée révolutionnaire n'est pas riche exclusivement du temps mort de notre héritage de gloire. Elle n'est pas notre chasse-gardée.

Nous produisons Delgrès l'hésitant, Ignace le pur venu de la plèbe, comme la légende caraquénne produit Bolivar le calculateur, et Piar le « llanero » pauvre, qui mourut pour avoir voulu, contre son chef englué dans ses préjugés, la libération inconditionnelle des noirs esclaves.

Et l'histoire retient, au même titre sans doute, le combat trahi et désespéré de Spartacus, le sacrifice des soldats de Samory dans le camp de Guelemou, le supplice de Savonarole, le long et douloureux calvaire de Toussaint Louverture, le martyr des citoyens de Quito et de Cumana...

Si exaltante et grandiose qu'elle paraisse, il y a donc, sous-jacente à l'histoire événementielle, l'histoire réelle du devenir des peuples attestée par les cultures, par les œuvres.

Henri Lefèvre appelle couramment ce côté de l'histoire « le concret humain ».

C'est l'étude systématique de ce « concret humain » qui fit le prestige de l'école socio-historique inaugurée par Grobner.

Si l'on veut bien s'y consacrer, ce côté de la recherche — surtout pour la période précolombienne — pourrait permettre d'inventorier l'apport culturel des différentes civilisations aux Antilles.

Il conduirait aussi — et cela me paraît essentiel — au refus de l'insularité des cultures de la Caraïbe.

On dit, parfois, que l'histoire conçue comme critique de la vie quotidienne tourne à l'économisme. Ce qu'elle est d'une certaine manière, si l'économisme est pris dans une acception assez large comme production des hommes, comme organisation du travail et des loisirs et comme facteur des préoccupations spirituelles.

La cosmogonie caraïbe, par exemple, ne peut pas être comprise, si l'on en fait un pur reflet de la vie économique, de la vie matérielle.

Mais, cependant, elle fait partie de la vie quotidienne des Caraïbes, elle fait partie de l'économie de cette vie.

Personnellement, je crois qu'une telle orientation, qui ne se veut en rien privilégiée, aurait d'abord l'attrait du déniaisement certain de l'histoire.

Et puis le plaisir est-il si gratuit de savoir, par exemple, que la correspondance culturelle, établie par Paul Rivet et Florentino Ameghino entre Australiens, Patagons et Malayo-Polynésiens, vaut aussi, à bien des égards, pour les Cibomey, les Arawacks et les Caraïbes, ou encore que la technique de la culture sur brûlis, pratiquée au Yucatan par les anciens Mayas, rappelle celle des Arawacks et des Caraïbes, ou bien encore que les palafittes des Indiens du Chaco sont la copie fidèle de ceux des Indiens des Guyanes...

Proposons donc quelques thèmes à titre indicatif :

Importance du rituel dans la religion Ciboney.

Etude du caractère propitiatoire des offrandes alimentaires aux morts chez les Ciboney, les Arawacks et les Caraïbes.

On trouve généralement, à côté du mort, un pot renversé sur un plat, lui-même recouvert d'un troisième plat.

M. Clerc m'en a montré de très beaux échantillons.

Toujours sur le plan de la pensée ontologique, étude des transferts mythiques dûs à l'aliénation économique.

Par exemple, le rapport maître-esclave est sublimé dans la création du loup garou et du zombi.

Comparaison du chamanisme Arawack à celui pratiqué en Amazonie.

La position fœtale du mort, souvent préférée à la position latérale ou horizontale, correspond-elle, ainsi qu'on a pu l'établir pour l'aire andine, à un rite de prospérité ou de sauvegarde ?

AU NIVEAU DE L'ÉCOLOGIE

Technique comparée des différentes cultures. En particulier, la culture sur brûlis avec un baton pointu.

Technique de la filature du coton et tissage. Technique des lignes en pite, etc...

Technique de la pêche. L'habitat. Ressemblance avec l'habitat poly-nésien, par exemple.

AU NIVEAU DE LA CRÉATION ARTISTIQUE

Sens et signification de très nombreux objets. En particulier, la pierre à trois pointes.

Plus stylisée à Saint-Vincent, correspond-elle, ainsi que les pierres fouillées, à la fantaisie de l'artiste ou ont-elles plutôt un caractère religieux problématique ?

Le colombin nous apparaît comme un procédé de fabrication beaucoup plus délié que le modelage ordinaire. Or il est antérieur à ce dernier.

Doit-on en conclure de manière péremptoire que ce procédé appartenait en propre aux seuls Arawacks ?

Connaissance de la technique des laques et des vernis encore intacts sur presque tous les vases et terrines de la collection Clerc.

Inventaire systématique des motifs décoratifs : croissants, spirales, cercles concentriques, etc...

Découverte du secret du perçage de certaines pierres d'obsidienne, si résistantes que les fraises diamantées n'arrivent pas à les entamer.

Encore quelques thèmes comparatifs :

1° Parallélismes des cultures Ciboney, Arawacks et Caraïbes.

2° Phénomènes d'acculturation propres à ces civilisations. Origine amazonienne du langage Arawack.

3° Vie sociale et politique. Les fameux zémis arawacks. Sens et signification.

4° Archéologie comparée des trois groupes ethniques. Les images en bois, les tombes, les objets en pierres gravées, les ornements, tatouages et déformations, organisation sociale et politique.

5° Mythologie et chamanisme, etc..., etc.

Tous ces modèles sociaux, il serait du plus grand intérêt d'en établir la similitude avec d'autres modèles sociaux, soit de l'aire meso - américaine, soit de l'aire andine.

On est littéralement étonné qu'un relief de danseur Olmèque, indiqué par Lehman et qu'on retrouve d'ailleurs à Costa-Rica, puisse en tous points ressembler à une poterie de Saint-Vincent ou de Carricou.

Il n'est pas moins intéressant de noter que des créations mythiques, comme celui déjà mentionné du loup garou, se retrouvent intactes dans le Brésil moderne. Jorge Amado en parle dans « *Bahia de tous les Saints* ». Les Indiens du sud-ouest des Etats-Unis, écrit Canals Frau (Oklahoma, Nouveau Mexique, Arizona) avaient ajouté à l'art de la vannerie celui de la poterie polychrome. Ils tissaient le coton, ignoraient la houe, mais faisaient leur plantation avec un baton pointu.

Des éléments culturels typiques de l'aire circumcaraïbe (Costa-Rica, Panama, Colombie, Vénézuëla, Antilles) se retrouvent identiques dans l'aire meso - américaine (Mexique, Guatémala, Honduras, une partie du Nicaragua).

L'habitat, la culture du manioc, le travail des coquillages, les masques, les cercles en pierre, les haches multiples et variées, le travail du bois, la vannerie, les motifs décoratifs zoomorphes et anthropomorphes, tout cela se retrouve plus ou moins stylisé dans l'aire caraïbe et dans l'aire andine.

Je dois à la bienveillance du Dr Nègre d'avoir connu une reproduction d'un siège taïno, dont les motifs zoomorphiques rappellent à s'y méprendre le style de ceux que j'ai pu voir à certaines pièces de la collection Clerc.

Le casse-tête chilien, c'est très exactement le « boutou » caraïbe. Mais les Caraïbes ignoraient la technique de la « tête réduite ».

Enfin, sur la base des travaux aussi nombreux que variés de la Smithsonian Institution (Rapport 1912 - 1913), il me semble qu'une inventaire comparatif sérieux pourrait être entrepris de Trinidad à Cuba.

Il s'agirait surtout de la production lithique, mais aussi de l'écologie de toute la Caraïbe.

En tendant d'établir très modestement quelques éléments d'une sociologie de la recherche historique à notre échelle, mon souci était simplement de montrer deux choses :

1° Que le chercheur ne peut s'évader de sa *condition* historique. Je veux dire que rien ne peut être gratuit et qu'un chercheur antillais,

épris de culture et de civilisations précolombiennes, doit s'efforcer de pressentir le devenir de son histoire à travers les vestiges du *passé concret*, c'est-à-dire du passé représenté par ses *œuvres*. Sans tellement s'attarder à s'installer dans la fierté que procure l'aspect certes héroïque de ce passé, mais qui n'a pas de signification créatrice.

Puisque, selon nous, ce qui importe, en effet, c'est que l'œuvre nouvelle — main ou mémoire — puisse jaillir de l'ancien, nous ne devons guère nous livrer à l'émotien de ce que Julius Nyerère appelle « les pages jaunies du passé religieux ».

2° Que le rôle nouveau du chercheur historien de la Caraïbe devrait être d'intégrer le passé et de comprendre l'avenir culturel, non point dans le cadre d'un insularisme aberrant, mais plutôt dans celui d'un régionalisme attesté par l'histoire.

Au cours du pléistocène, une diaspora jamais vue aborda au Berhing. Elle s'est éparpillée de l'Alaska à la Terre de Feu, emportant avec elle un immense héritage culturel.

Chaque aire du Nouveau Monde en a profité, selon ses moyens internes propres d'acculturation.

De là viennent, pour une part appréciable, le destin divers des peuples, leur industrie, leur génie.

Comme ensemble, la zone caraïbe n'a pas été frustrée de sa part d'héritage.

C'est donc *comme ensemble*, sans doute, qu'elle se doit de la mieux connaître et de l'enrichir.

Cela, des sociologues comme Jorge Amado et Gilberto Freyre l'ont bien compris, qui, dès 1926, créaient un véritable « régionalisme culturel » par le fameux Manifeste régionaliste brésilien.

Sans doute, cela ne peut-il se faire ici avec la même ampleur, ni la même sûreté de moyens ; mais qu'un tel exemple puisse simplement donner à réfléchir, voilà qui, déjà, serait prometteur pour l'activité future de notre jeune Société.

A. W.